

## Communication de Monsieur le Professeur François ROTH

☪ ♦ ☽

Séance du 20 octobre 2000

☪ ♦ ☽

### WILLIBRORD BENZLER Évêque allemand de Metz, 1901-1919

Parler d'un évêque, ce n'est jamais une tâche facile, parler d'un évêque allemand pour un Français, c'est encore plus redoutable. Je n'ai ni la culture ni le savoir-faire de notre regretté confrère René Taveneaux qui savait si bien évoquer ce type d'hommes. Willibrord Benzler (c'était un prénom de religion, son vrai prénom était Charles) a été évêque de Metz presque 18 ans, de 1901 à 1919 (1) dont les quatre années de guerre. Il a vécu dans la douleur la première année de l'après-guerre avant d'être expulsé de France en août 1919. Le sujet a tenté successivement deux prêtres, les abbés Barthélémy et Antoine Sutter, mes confrères de l'Académie de Metz; ils avaient réuni une importante documentation; ils sont décédés l'un et l'autre avant d'avoir achevé leur travail. Je suis leur modeste successeur et dédie cette conférence à leur mémoire.

#### Une formation monastique

Charles Benzler naquit en 1853 à Niederhemmer un petit village du pays de Munster dans une famille très catholique (2); il perdit sa mère jeune et fut élevé par une tante célibataire, la tante Sophie, dans une atmosphère de piété avec une vie rythmée par les fêtes religieuses. Son père, un aubergiste (Gast und Landwirt), mourut lorsque le jeune Charles avait 17 ans. Pour un jeune homme de sa génération, il fit, ce qui était alors exceptionnel, des études secondaires au gymnase Paulinum de Munster. Ce fut un élève travailleur et appliqué mais un peu lent et toujours

en retard. Il poursuivit ses études jusqu'à l'habitur, l'équivalent de notre baccalauréat. A l'âge de 18 ans se posa naturellement la question de son futur métier. Comme il aimait dessiner, un architecte de Cologne l'accepta comme commis; il le quitta au bout d'un mois. Attiré par la vie religieuse, il se rendit en Autriche où les jésuites, chassés d'Allemagne par le Kulturkampf, avaient ouvert un noviciat à Innsbruck. Au terme de deux années d'étude, les jésuites lui firent savoir qu'ils ne souhaitaient pas le retenir chez eux. «*Ce fut un lourd sacrifice*» que de renoncer à son projet d'entrer chez les fils de saint Ignace. Un peu désorienté, Charles Benzler se confia à un ami devenu plus tard frère Adalbert qui lui fit découvrir les bénédictins de Beuron, une des branches de la famille bénédictine alors en plein renouveau. Charles Benzler fut accueilli à l'abbaye par le père hôtelier; l'année suivante, il prit l'habit bénédictin (le 7 octobre 1874) et on lui donna, comme nom de religion, celui de St. Willibrord, l'apôtre de la Germanie. Désormais il avait trouvé sa voie et écrivit à sa sœur : «*C'est la volonté de Dieu que je serve dans l'ordre de saint Benoît.*»

L'abbaye de Beuron était dirigée par deux hommes de grand rayonnement, l'abbé Maur Wolter et son frère Placide qui lui succéda. Willibrord Benzler subit aussi l'influence du maître des novices, le Belge Hildebrand de Hemptinne, futur abbé de Maredsous et abbé primat des bénédictins. Plus tard, il aimait à rappeler que «*le contenu de ses conférences faisait passer ses fautes d'allemand*». La formation monastique se partageait entre l'étude, la prière individuelle et communautaire et l'oraison. On demandait au futur moine l'abandon de sa volonté propre entre les mains de ses supérieurs, représentants de Dieu, c'est-à-dire une obéissance absolue. Le jeune novice accepta sans discussion ces lourdes contraintes. Chez les bénédictins, il reçut un enseignement théologique thomiste et dans le domaine scripturaire, on insistait sur le Nouveau Testament. Le jeune moine médita les épîtres de l'apôtre Paul et plus spécialement l'épître aux Romains dont il rédigea plus tard un commentaire. Dans le domaine de la spiritualité, il fut marqué par les écrits de Saint Alphonse de Liguori. Comme les jésuites, les moines bénédictins furent contraints par le Kulturkampf de s'exiler en Autriche. Dans ce contexte et dans celui qui suivait le concile Vatican I, la congrégation était très attachée au pape et à ses orientations qu'elle suivait avec une fidélité absolue.

La vie du père Willibrord Benzler, ordonné prêtre en 1877 en Autriche, était destinée à chanter la *Laus Divinae* et à s'écouler sans bruit dans les monastères de la congrégation de Beuron. Le jeune moine fut d'abord envoyé à l'abbaye d'Emmaüs à Prague puis transféré à Seckau en Styrie dont il devint le prieur. Après le retour des moines à Beuron (1887), il fut élu prieur du monastère où il retrouvait dom Hildebrand,

bientôt appelé à Maredsous. La congrégation de Beuron en plein développement, avait essaimé au Mont-César puis elle avait acquis un bâtiment religieux désaffecté à Marialaach en Rhénanie afin d'y faire revivre la vie monastique. Willibrord Benzler fut nommé prieur de la nouvelle fondation en novembre 1892 puis élu abbé le 15 novembre 1893. Cette fonction l'amena à voyager et à rencontrer les personnalités de l'Empire allemand. Guillaume II, qui s'intéressait à la restauration de l'abbaye, demanda à l'abbé de lui montrer les plans. Willibrord alla à Berlin et fit la connaissance de l'empereur qui, ensuite, vint à plusieurs reprises à Marialaach en compagnie du Kronprinz. Lorsque Guillaume II fit un grand voyage au Proche-Orient en 1900 avec un passage en Terre Sainte, l'abbé de Marialaach était dans la suite impériale. Ne faisons pas de l'abbé Benzler un abbé de cour; il était mal à l'aise dans le monde ce dont l'empereur n'avait cure. A Jérusalem, il participa en octobre 1900 à la pose de la première pierre de l'église de la Dormition puis revint à Rome pour le jubilé et l'ouverture du couvent Saint Anselme où Léon XIII avait installé le siège central de l'ordre bénédictin et confié à dom Hildebrand, son ancien maître des novices, la fonction d'abbé-primat. Grâce à ces contacts, l'abbé Benzler avait appris le français; à plusieurs reprises, il était allé à Maredsous et au Mont-César. En 1898 et 1899, il dut se rendre à Paris pour y suivre un traitement médical; il perfectionna son français et se rendit à l'abbaye de Solesmes où les abbés Maur et Placide avaient reçu leur formation auprès de dom Guéranger.

### **L'appel de la Providence : Willibrord Benzler, évêque de Metz**

En octobre 1899, Mgr Fleck, évêque de Metz, mourut sans avoir été en mesure de préparer sa succession; l'intention du gouvernement allemand était, comme il l'avait déjà fait à Strasbourg, de nommer à Metz un évêque allemand. Le processus allait durer plus de deux ans et les principaux épisodes (3) du côté impérial comme du côté romain sont maintenant assez bien connus depuis la thèse de Brigitte Favrot.

Au début de 1901 on était dans une impasse totale car les candidats potentiels, lorrains et alsaciens, avaient tous été récusés par l'empereur. De son côté, le pape Léon XIII refusait obstinément d'envoyer sur le siège de saint Clément l'Alsacien, François Zorn de Bulach, le candidat de l'Empereur. Ce prélat qui était entré dans la diplomatie pontificale, était un fils d'une famille ralliée à l'Empire allemand et son frère Hugo fut successivement sous-secrétaire d'Etat, secrétaire d'Etat à Strasbourg et chambellan du château du Haut-Koenigsbourg.

Ce fut le cardinal Kopp (4), prince-évêque de Breslau et président de la conférence épiscopale allemande, qui songea à l'abbé de Marialaach. Depuis la fin du Kulturkampf, ce prélat politique était l'un des inter-

médiaires habituels entre la Curie et l'Empereur ; pour la première fois, il évoqua le nom de l'abbé de Marialaach dans une lettre à l'évêque de Trèves Michael Korum en février 1901. Kopp prit des informations sur sa santé et sur sa connaissance de la langue française; rassuré sur ces deux points, il fit habilement cheminer cette candidature dans les hautes sphères de l'Etat et de l'Eglise. Au mois de juin, on le pria d'en avertir l'intéressé qui ne se doutait de rien ; il fit venir l'abbé de Marialaach à Hildesheim pour lui dire qu'il devait aller à Metz car son nom était agréé par l'Empereur et par le Pape. En conséquence, son devoir était tout tracé ; il devait quitter l'abbaye pour devenir évêque. Willibrord Benzler eut beau se récrier, invoquer son ignorance du ministère et de la pastorale. Kopp balaya d'un revers de main ces arguments pourtant plus qu'estimables. Comme il n'était pas entendu, il se fit appuyer par le secrétaire d'Etat, le cardinal Rampolla et l'abbé de Marialaach, en fils obéissant, se soumit à la volonté de Dieu; on avait enfin trouvé un candidat allemand acceptable pour les deux parties, ce qui mettait fin au long veuvage de l'église de Metz.

Bien entendu, comme c'était la règle à l'époque, les principaux intéressés, c'est-à-dire le clergé messin et la population lorraine, avaient été totalement laissés dans l'ignorance de ces tractations ; ils apprirent le nom de leur nouvel évêque par des indiscretions parues dans les journaux, la première dans Le Lorrain du 23 juin 1901 alors que l'abbé de Marialaach lui-même n'avait pas encore donné son consentement.

Le futur évêque qui reçut sa nomination le 2 septembre, partit quelques semaines à l'abbaye belge du Mont-César pour y perfectionner son français et se préparer à ses nouvelles fonctions. Avant de se rendre à Metz, il dut aller prêter serment devant l'Empereur au nouveau Palais à Potsdam en présence des autorités civiles et militaires d'Alsace-Lorraine. Guillaume II lui définît sa mission en ces termes : « *Ce sera pour vous un devoir de conscience d'entretenir la concorde et de fortifier parmi les diocésains confiés à votre direction de premier pasteur l'esprit de respect envers Moi et l'amour de la patrie allemande* ». A Metz, Le Lorrain qui s'érigait en porte-parole des catholiques du diocèse, relevait « *la science, la vertu, la connaissance du français du nouvel évêque* », il rappelait que « *les préférences des Lorrains allaient à un indigène* ». Comme Rome avait parlé, les catholiques lorrains devaient accueillir « l'élu du Pape » auquel le journal catholique de langue française lançait ce respectueux défi : « *A vous de conquérir nos cœurs, ils ne demandent qu'à être pris par le vôtre* ». La conciliation de ces exigences contradictoires requérait des qualités peu communes. Pour être accepté de ses diocésains, le nouvel évêque devait éviter de passer pour un agent du pouvoir. Mais alors comment conserver la confiance de l'Empereur ? Des conflits imprévisi-

bles étaient probables. Aussi n'était-ce pas sans appréhension qu'il gagnait Metz. A l'abbé de Beuron, il confiait : « *Je dois quitter les miens pour me rendre dans une terre étrangère où ; comme je l'espère, Dieu m'appelle* ». Willibrord Benzler fut sacré évêque dans sa cathédrale par Mgr Korum, évêque de Trèves, le 28 octobre 1901. Il adressa aux assistants deux brèves allocutions, l'une en français, l'autre en allemand. Puis il s'installa dans l'austère abbaye de Sainte Glossinde où il allait résider près de 18 ans.

### Personnalité et action pastorale de Willibrord Benzler

Lors de son arrivée à Metz, Willibrord Benzler avait 48 ans. C'était un homme de taille moyenne, aux traits souriants, courtois et bienveillants. Tous ceux qui le connurent ont rendu hommage à son caractère droit et ferme, à sa piété et à son recueillement. Les séminaristes auxquels, chaque dimanche, il faisait la lecture spirituelle, ont conservé le souvenir d'un prélat resté moine par toutes les fibres de son être. D'ailleurs, il avait annoncé aux Messins: « *Nous resterons moine et, dans le palais de l'évêque, saint Benoît continuera d'être notre Père* ». Il avait pris comme devise épiscopale **In Verbo tuo**, «par ta parole» et dans son blason, qui symbolisait à la fois Marialaach et la Lorraine, il avait inscrit au-dessus de la Croix de Lorraine, le mot **Pax**.

Mgr Benzler ne connaissait rien du pays où il arrivait ; il avait tout à apprendre de la Lorraine, de son histoire ancienne et récente, de ses habitants et de leur culture; il devait se faire accepter. C'est pourquoi, il joua la carte de la prudence : « *Je suis décidé bien volontiers à suivre les traces de mes vénérés prédécesseurs et je mettrai tous mes soins à garder l'héritage précieux* ». Telle était la phrase-clé de sa première allocution synodale (5). Dans cet esprit, il refusa l'appel à des prêtres allemands; il conserva les collaborateurs lorrains de son prédécesseur, les vicaires généraux Karst et Weislinger; puis lors de leur retraite, il les remplaça par le chanoine Nicolas Cordel, rompu à l'administration paroissiale. En 1907 il appelait à la curie épiscopale un professeur de grand séminaire, le Dr. Jean-Baptiste Pelt, qui avait fait ses études à Rome et à Saint Sulpice et qui maîtrisait parfaitement les deux langues, le droit canon et le droit public. Le secrétaire général de l'évêché, Jean-François Erman, un Boulageois habile dans les deux langues, exerça cette fonction importante jusqu'en 1910. Dans l'entourage immédiat de l'évêque, il y eut toujours un moine bénédictin, d'abord dom Hilaire Delaët, un moine du Mont-César avec lequel il parlait français et qui resta huit ans auprès de lui, puis un Allemand, le père Pius Bilhmeyer avec lequel, si ses obligations le permettaient, il récitait l'office bénédictin.

En arrivant à Metz, Willibrord Benzler connaissait un peu le français et le parlait avec difficulté, il fit de louables efforts pour améliorer sa connaissance de la langue et la parler lors de ses tournées pastorales en zone francophone. Il a toujours affirmé qu'il fallait respecter les traditions linguistiques des Lorrains et il a donné lui-même l'exemple.

Sur ses premières années d'épiscopat, on ne dispose pas de témoignages personnels mais plutôt des regards extérieurs des fonctionnaires civils qui l'observaient attentivement. Dans un rapport au chancelier, le secrétaire d'Etat Koeller faisait ces observations: « *Il se plaignait d'éprouver dans ses relations avec la population, les prêtres et les autorités, une sorte de gêne et d'angoisse et rêvait de temps à autre de retourner au monastère... J'ai l'impression qu'il est dur pour l'évêque Benzler, un homme de bien et d'idéal, qui a vécu longtemps dans une retraite sereine, d'affronter les combats quotidiens de la vie publique. Le clergé de son côté, ne lui rend pas la tâche facile... Si l'évêque Benzler reste animé de la meilleure volonté, son entourage lui rend la tâche beaucoup plus lourde* ».

Mgr. Benzler était sur les marges de l'Allemagne, la Lorraine était « la marche de l'Ouest » et il le savait. Comme il n'avait pas fait de service militaire, il ne connaissait que de l'extérieur le fonctionnement et les habitudes de l'armée. C'était un handicap certain pour l'évêque d'une ville où le militaire avait alors tant d'importance et où les officiers généraux, presque tous protestants, étaient au sommet de la hiérarchie sociale. Sans être au premier rang de toutes les manifestations patriotiques, il participa régulièrement aux cérémonies pour l'anniversaire de l'Empereur. En 1903, il dut organiser une grande manifestation pour l'inauguration du portail gothique de la cathédrale. Guillaume II qui avait visité à plusieurs reprises le chantier, tint à être personnellement présent à cette cérémonie et à être accompagné du chancelier Bulow et des cardinaux Fischer et Kopp. Par la présence de toutes ces autorités, Guillaume II voulait montrer l'incorporation du patrimoine historique et religieux de l'église de Metz dans l'Empire allemand.

L'empereur l'avait fait nommer à Metz dans un but précis: favoriser la germanisation du clergé et faire pénétrer en Lorraine les œuvres, les associations et l'influence culturelle du catholicisme allemand. Depuis l'annexion, le diocèse de Metz s'était un peu replié sur lui-même; il appartenait à Mgr Benzler d'y développer les orientations du pontificat de Pie X, donc je ne vous étonnerai pas en disant qu'il était étroitement solidaire du Pape. Il fallait aussi l'ouvrir avec prudence sur l'Allemagne catholique, sur ses associations actives et variées qui cherchaient des points d'ancrage en Alsace et en Lorraine. Willibrord Benzler s'appuya sur une génération nouvelle de prêtres, ceux qui avaient fait leurs étu-

des dans les universités allemandes et qui s'étaient tournés vers un catholicisme allemand plus attractif qu'un modèle français en crise et agité par les luttes anticléricales et les troubles qui conduisirent à la séparation. Mgr Benzler favorisa l'installation des associations du catholicisme allemand en Lorraine, et plus spécialement du Volksverein, l'Union populaire pour l'Allemagne catholique. Il introduisit aussi les associations caritatives qui étaient fédérées dans la Caritasverband ainsi que les associations catholiques de jeunesse à la tête desquelles il appela un jeune avocat messin, Robert Schuman. Mgr Benzler était parfois inquiet devant la politisation des catholiques et d'une partie du clergé ; il regrettait le rôle actif des prêtres au Centre catholique dont le secrétaire général était un prêtre qui enseignait au petit séminaire de Montigny-lès-Metz. Il déplorait également le soutien apporté par les prêtres de langue française au Bloc lorrain et aux associations «patriotiques» comme le Souvenir Français. Vis-à-vis des orientations politiques du chanoine Collin dont il appréciait le zèle et les talents d'organisateur, il était plus que réservé ; il aurait aimé qu'il quittât la direction politique du Lorrain et le fit savoir. Une tentative en ce sens fut esquissée en 1908. Mgr Benzler n'osa aller jusqu'au bout de ses intentions et Henri Collin resta à la tête du Lorrain.

Willibrord Benzler se rendait régulièrement à la conférence épiscopale des évêques allemands qui se tenait à Fulda ; il n'y joua pas un rôle de premier plan ; il suivait la tendance conservatrice dont les chefs de file étaient ses deux «parrains», Koppes de Breslau et Korum de Trèves ; il se rangea dans ce qu'on appelait la tendance de Berlin, défavorable au syndicalisme chrétien dont il déplorait le caractère revendicateur et interconfessionnel. Dans son diocèse, il soutint activement les associations ouvrières catholiques, die katholischen Arbeitervereine, également bien implantées chez les mineurs de la Sarre toute proche. Il n'en garda pas moins de bonnes relations avec les prêtres démocrates-chrétiens de l'Institut de formation de Moench-Gladbach (invités à plusieurs reprises à des sessions de formation à Metz) et avec la famille Bachem de Cologne qui animait des journaux catholiques ayant une forte diffusion.

Malgré sa douceur et sa prudence, Mgr Benzler fut intransigent avec les protestants. Il faut bien dire que, sur ce point il était suivi et même parfois précédé par son clergé ! L'affaire du cimetière de Fameck défraya la chronique et la presse libérale et protestante de toute l'Allemagne s'indigna contre l'interdit lancé par l'évêque de Metz sur ce cimetière catholique où un protestant avait été enterré. Le député libéral alsacien Blumenthal interpella le secrétaire d'Etat au Landesausschuss. Guillaume II, attaché à la paix confessionnelle, fut irrité par ce comportement d'un autre âge et lors de l'un de ses passages à Metz, il convoqua

l'évêque pour faire part personnellement de sa réprobation. Mgr Benzler déclencha aussi de vives polémiques à la suite d'un mandement où les mariages mixtes étaient condamnés avec une extrême sévérité et soumis à une réglementation qui humiliait la partie protestante.

Willibrord Benzler ne fut pas un prince de l'Église, un évêque flamboyant à la manière de Mgr Turinaz, son collègue de Nancy qu'il n'a jamais beaucoup fréquenté. Mgr Turinaz, l'évêque de la frontière, ne pouvait venir à Metz même incognito ; Mgr Benzler pouvait se déplacer plus aisément que lui et il est venu au moins une fois à la Chartreuse de Bosserville. Il noua d'excellentes relations avec l'évêque de Verdun, Mgr Dubois, qui venait régulièrement à Metz. De son côté, Mgr Benzler, lui, se rendit plusieurs fois visite à Verdun. Willibrord Benzler voulut être un évêque modeste, discret. Ce n'était pas un orateur ; il officiait avec gravité et piété ; les fidèles le voyaient de loin revêtu de ses ornements épiscopaux. Sa nièce, Florentina(6), un peu admirative, donnait ce témoignage : *« A l'autel, notre oncle se tenait comme un saint, si simple, si pieux, si modeste, supra-terrestre ; il lisait les textes sacrés avec autant de dévotion que de correction ; il était entièrement à ce qu'il faisait »*. Cet évêque modeste et humble tint à organiser à Metz deux grandes manifestations publiques. La première fut un Congrès eucharistique international qui se tint au début d'août 1907 sous la présidence du cardinal Vincent Vanutelli, légat pontifical ; cette manifestation purement religieuse dans la ligne du pontificat de Pie X, rassembla plusieurs milliers de participants ; elle fut suivie dans le diocèse de congrès régionaux et même cantonaux dont le but était de renforcer la place de l'eucharistie dans la pratique des fidèles. La seconde grande manifestation avait un caractère tout différent. En août 1913, la ville de Metz et son évêque accueillaient la grande réunion bisannuelle des catholiques allemands connue sous le nom de Journées catholiques, Katholikentage. Offices religieux, conférences grand public, réunions spécialisées, congrès des associations amenèrent à Metz plusieurs milliers de participants venus de l'Allemagne entière. Mgr Benzler avait tenu à mettre sur pied une modeste section de langue française pour les catholiques lorrains parlant cette langue ; le secrétaire adjoint de cette section fut l'avocat messin Robert Schuman. Cette pacifique invasion des congressistes était le signe concret de l'incorporation du diocèse de Metz dans l'Allemagne catholique. Ce fut bien ainsi que le comprirent les dirigeants ecclésiastiques et laïques du catholicisme allemand. Mgr Benzler, qui avait été sur la brèche pendant plusieurs semaines, avait terminé le congrès joyeux et satisfait mais aussi très fatigué ; il avait déjà eu plusieurs alertes de santé et il fut très douloureusement atteint par l'annonce de la mort de l'abbé Hildebrand de Heptimne, son ancien maître des novices.



## Les années noires de la guerre

Moins d'un an après avoir accueilli à Metz l'Allemagne catholique, la déclaration de guerre fut une douloureuse épreuve pour l'évêque de Metz. En mai 1914, il avait dû en mai interrompre sa tournée de confirmation à la suite d'un malaise cardiaque puis avait été hospitalisé trois semaines à l'hôpital Sainte Blandine ; il se reposait dans une maison en Souabe lorsque la guerre éclata. Il rentra à Metz dans la seconde quinzaine d'août après la bataille de Morhange et dans un contexte d'ivresse patriotique où on attendait dans les semaines à venir la défaite de la France et la victoire de l'Allemagne. L'évêque dut faire face à une situation très difficile. Plusieurs de ses prêtres dont le chanoine Collin, s'étaient enfuis en France ; d'autres qui s'y trouvaient en pèlerinage, avaient préféré y rester plutôt que de rentrer en Lorraine ; ce fut le cas d'un secrétaire de l'évêché et d'un ancien secrétaire général de l'évêché, l'abbé Jean-François Erman. Une trentaine de curés de la région francophone, par la plupart des curés de paroisses du pays messin, avaient été arrêtés, internés à Ehrenbreitstein puis assignés à résidence dans la partie orientale de l'Empire allemand. Les arrestations n'avaient pas frappé des prêtres mais des adversaires de la patrie. De nombreux établissements religieux avaient dû accueillir des blessés. A la suite de la proclamation de l'état de siège, les généraux avaient supplanté les autorités civiles et s'indignaient de ce qu'il voyaient et surtout entendaient. L'évêque Benzler était ouvertement accusé de faiblesse ; son courrier avec la nonciature de Munich et avec le Saint Siège était ouvert. Il protesta directement auprès de l'Empereur : « *les soldats lorrains combattent courageusement dans l'armée de votre majesté... La grande majorité du clergé catholique n'a cessé d'inculquer à la population ses devoirs envers la puissance publique* » (15 septembre 1914). Cette protestation, pour sincère qu'elle fût, laissait dans l'ombre le rôle que certains prêtres avaient joué dans le « réveil national » de l'immédiat avant-guerre. D'un autre côté, l'empereur recevait des militaires des rapports qui mettaient l'accent sur l'hostilité au Deutschtum de cette fraction du clergé, « *sur le venin et la haine de tout ce qui était allemand distillé par Le Lorrain du traître abbé Collin* ». A force d'insistance des autorités, il avait accepté de rayer le chanoine Collin de la liste des prêtres du diocèse parce qu'il avait été condamné pour haute trahison et déchu de la nationalité allemande, mais il refusa de prononcer contre lui en public la moindre parole de condamnation ; ce refus lui fut vivement reproché. Certes l'évêque était loyal mais il était faible ; il avait laissé faire sans réagir et la presse aux ordres ne manquait aucune occasion de le rappeler. A plusieurs reprises, il fut douloureusement blessé par des articles agressifs ou venimeux. On comprend dans ce contexte qu'il ait recommandé à ses diocésains de souscrire aux em-

prunts de guerre, «une entreprise éminemment patriotique», qu'il ait interdit l'utilisation politique du culte de Jeanne d'Arc, qu'il ait demandé aux prêtres d'abandonner le rabat, signe d'appartenance en France et de remplacer la soutane par la soutanelle des ecclésiastiques allemands. Pour atténuer l'hostilité des militaires, Benzler fit intervenir auprès du chancelier un dirigeant influent du Zaïre, Mathias Erzberger, qui obtint des concessions et des libérations. Auprès du chancelier, celui-ci avait fait valoir l'argument suivant : *« l'attitude inamicale des militaires auprès de l'évêque du lieu est un préjudice considérable pour la cause allemande ; à mon grand regret, je partage le point de vue de l'évêque qui juge l'incorporation de la Lorraine au Reich reculée d'environ une génération ».*

Le problème crucial était l'usage de la langue française. Dès les premières semaines de la guerre, les militaires interdirent l'usage du français à l'église (annonces, chants, prédications). Mgr Benzler protesta auprès du chancelier contre cette immixtion intolérable des militaires dans les affaires intérieures de l'Eglise : *« La religion, comme tout ce qui est le plus personnel aux hommes, trouve son expression naturelle dans la langue qui nous est la plus intime, c'est-à-dire, la langue maternelle. Toute répression violente de cette exigence doit être considérée comme une violation du droit naturel. Le résultat des mesures prises par les militaires conduirait directement à un désastre du point de vue national si votre excellence n'était pas en mesure de remédier à ces maux »* (novembre 1914). Devant l'absence de réaction, Benzler revint à la charge pour exiger l'usage du français dans le culte *« partout où une importante minorité de catholiques ou la majorité parlait le français comme langue maternelle »* (janvier 1915). Une ordonnance du gouverneur de Metz, le général von Owen en date du 30 juin 1915, imposait l'allemand comme langue officielle de toutes les communes de la Festung Metz. Le chancelier demanda au Statthalter et au secrétaire d'Etat de s'entremettre entre l'évêque et les gouverneurs des places de Metz et de Thionville pour trouver un compromis. Au terme de négociations laborieuses, Benzler publia une ordonnance linguistique qui classait les paroisses en quatre groupes: groupe A, paroisses de langue française, groupe B paroisses en majorité de langue française, groupe C, paroisses en majorité de langue allemande, groupe D, paroisses de langue allemande. La langue française était interdite seulement dans la dernière catégorie. Il dut se résoudre aussi à sacrifier la vénérable Revue ecclésiastique de Metz qui était restée presque totalement de langue française pour la remplacer par un simple bulletin administratif de langue allemande.

Enfin le compromis fut appliqué tant bien que mal jusqu'à la fin du conflit. Il fut maintenu malgré une ordonnance impériale qui imposait la germanisation des noms de communes (2 septembre 1915),

malgré des circulaires invitant à germaniser les prénoms à l'état-civil et les inscriptions funéraires. La défiance envers l'évêque et une partie de son clergé persistait ; il était accusé d'avoir fermé les yeux et laissé se développer des tendances anti-allemandes. Les associations de jeunesse catholiques, pourtant en sommeil, firent l'objet d'enquêtes des autorités militaires en 1916, lesquelles dénoncèrent « *le chauvinisme entretenu par les ecclésiastiques* », les sociétés et patronages Jeanne d'Arc etc... De nouveaux curés furent traînés devant les tribunaux militaires et assignés à résidence : ce fut le cas de l'abbé Chastelain curé de Montigny-lès-Metz, du chanoine Nicolas Wagner, curé de Thionville, qui fut assigné en 1916 dans son village natal de Buding, de l'archiprêtre de Sarrebourg Dupont, qui bien qu'acquitté par le tribunal militaire, fut assigné à résidence à St Wendel puis à Sarrelouis. Les autorités militaires voulaient s'immiscer dans la formation des prêtres qu'ils trouvaient de type français et faire partir le supérieur du Grand Séminaire, le boulogeois Nicolas Dorveaux, un historien de l'Eglise de la langue et culture françaises. L'évêque lui maintint jusqu'au bout sa confiance.

#### La dernière année à Metz

Isolé dans son palais, souvent malade, l'évêque passa des mois douloureux que sa correspondance laisse discrètement entrevoir. En septembre 1918, une bombe française tombée dans le jardin du palais épiscopal, blessa son domestique. Il fit alors le vœu, si la guerre épargnait la ville de Metz, d'ériger une statue de la Vierge sur l'une des places de la ville. Pour réaliser le vœu de son prédécesseur, Mgr Pelt fit élever dans les années 1920 la statue de la Vierge que l'on peut voir place St Jacques. Ce fut au pied de cette statue que, le 15 août 1940, les Messins annexés contre leur gré au Reich nazi, déposèrent gerbes et couronnes de fleurs. Le lendemain de cette manifestation symbolique dont il avait parfaitement compris le sens, le Gauleiter Burckel ordonnait la première vague d'expulsions.

Sur les derniers mois de la guerre et l'immédiat après-guerre, les notes un peu naïves de sa nièce Maria, en religion sœur Florentina, sont des documents très précieux pour éclairer la vie quotidienne de l'évêque, ses activités, ses craintes et ses intentions. Celle-ci avait obtenu un permis de séjour et resta auprès de son oncle d'octobre 1918 à septembre 1919. Le 10 novembre 1918, la veille de l'Armistice et de l'abdication de Guillaume II, alors qu'à Metz le régime allemand vacillait, Florentina écrivait : « *Cette nuit fut la nuit de la grande révolution. Pour ce coup de théâtre, il avait suffi de quatre matelots venus de Kiel. On n'entendait dans toute la ville que les cris et les appels inquiétants, surtout aux abords du jardin de l'évêché que bordait une caserne. Plus tard, on trouva dans le jardin une quantité de revolvers, de munitions et le reste, dont les*

*soldats s'étaient débarrassés au cours de la nuit... ». Quelques jours plus tard, les troupes françaises entrèrent dans Metz libérée : « illumination et feu d'artifice furent absolument féeriques, particulièrement sur l'Esplanade ».*

Dans l'attente des Français, l'évêque était inquiet; il s'attendait à être expulsé mais son destin personnel était négligeable à côté de l'avenir de son diocèse. La République laïque de Poincaré et de Clemenceau n'aurait rien de bon. On possède encore en date du 15 novembre 1918 le brouillon (7) d'une lettre au Pape de la main du vicaire général Pelt et signée par Mgr Benzler ; cette lettre faisait part des graves inquiétudes de l'évêque en ce qui concernait « *le respect du concordat et l'enseignement des matières religieuses à l'école* ». Il espérait que l'église catholique pourrait « *continuer à jouir de la liberté et des droits que l'Allemagne protestante elle-même lui avait conservés* ».

A la suite de l'arrivée des Français, l'évêque connut une grande solitude; il devait se tenir à l'écart de tout et se préparer au départ ; pendant deux mois, il n'eut aucun contact avec l'Allemagne: « *Nous étions comme les naufragés sur une île* », relatait sa nièce. Face à cette épreuve, il ne se plaignit pas, il eut « *une attitude absolument surnaturelle... Il était solidement établi dans l'au-delà* ». Dans la journée, il vaquait à ses affaires, prenant une demi-heure de récréation avec son secrétaire le père Othmar Aman ; l'après-midi, il faisait une heure de promenade et le soir réunissait les sœurs et les domestiques de la maison épiscopale pour la récitation du chapelet et de l'antienne à St. Benoît. A l'approche de Noël, Florentina acheta un sapin et aida à installer dans la chapelle de l'évêché une crèche dans le style de Beuron, sans autre figure que « *l'enfant Jésus qui laissait voir une larme* ». L'évêque que les représentants officiels français ignoraient, célébra l'office pontifical de Noël à la cathédrale. En février 1919, il vint assister aux sermons de carême donnés à la cathédrale par le père Samson qui s'écria : « *Votre évêque n'est pas seulement un grand évêque, il est un saint évêque* ». Florentina qui était présente, fit cette remarque : « *Mon oncle était là immobile, seule sa tête se pencha encore un peu plus sur sa poitrine* ».

Mgr Benzler savait qu'il devrait quitter son diocèse: il était prêt à le faire, dans la légalité et sur l'ordre du Vatican. Le 12 janvier 1919, il offrit sa démission. On ne l'accepta pas. A Rome et à Paris, des intermédiaires s'employaient pour assurer sa succession à son vicaire général Jean-Baptiste Pelt. Le Haut-Commissaire Millerand était favorable à cette solution que Clemenceau accepta et fit annoncer dans les journaux le 28 avril sans avoir consulté Rome. On ne pouvait rien faire tant que le traité de paix n'était pas signé. Ce fut une grande consternation à l'évêché : personne ne voulait croire puisque rien n'était venu de Rome.

Selon sœur Florentina, « *son oncle attendait à toute heure une lettre de Rome, mais rien ne venait* ». Au début de juillet, après la signature du traité de Versailles, la démission fut acceptée par Rome puis Mgr Benzler reçut le titre honorifique d'archevêque d'Attalia (30 juillet). Le vicaire général Pelt était préconisé comme évêque de Metz.

A la fin d'août 1919, Mgr Benzler dut se résoudre à quitter Metz avant le sacre de son successeur ; ce fut un arrachement. Le 23 août, il fit au clergé (8) et à la population de la ville des adieux émus. La préfecture mit tant de mauvaise volonté à établir son passeport et celui de sa nièce que Mgr Pelt dut faire des démarches personnelles auprès du commissaire de la République, Léon Mirman. La veille du départ arriva au nom de l'évêque une feuille d'impôts de 800 francs qu'il fallut payer tout de suite. Des dons anonymes permirent d'y faire face ainsi qu'aux frais de voyage. Le 29 août, il quitta le palais épiscopal accompagné de sa nièce, de son domestique et de quelques prêtres dont le chanoine Collin. Quand il arriva à la gare, une foule importante l'attendait dans le grand hall : il y eut un moment d'intense émotion. Tout le monde tomba à genoux. « *Même M. Collin avait les larmes aux yeux* », notait Florentina dans son journal. « *Le petit groupe prit le train de Thionville et de Trèves* ». Mgr Pelt et le chanoine Collin l'accompagnèrent jusqu'à la frontière.

Mgr Benzler et sa nièce poursuivirent leur voyage. Reprenons encore la relation de sœur Florentina : « *Après la frontière mon oncle se recueillit dans une prière silencieuse jusqu'à ce que le train entrât en gare de Trèves.* » Un monsieur lui dit : « *Il doit être bien content d'être sorti de cet enfer !* » Mon oncle dit d'un ton sérieux : « *Il a raison, c'est bien un enfer !* ». Mgr Benzler se rendit à Saarburg où il avait de la famille ; son domestique le quitta et rentra à Metz. Après quelques jours passés à Saarburg, il prit le train pour Cologne où il fut hébergé par la famille Bachem, les éditeurs de la Kolnische Volkszeitung dont il avait fait la connaissance lors du Katholikentag de 1913. Puis il alla chez sa sœur en Westphalie où il se reposa un peu. Bientôt il voulut retourner à Marialaach. Avec surprise, sa nièce notait : « *Notre oncle voulut soudainement nous quitter. Comme sa famille s'en étonnait, il donna cette réponse :* » *Ce n'est pas pour vous que je suis entré au couvent.* »

A la suite de la dégradation de son état de santé, la congrégation dut lui trouver une retraite dans un couvent de franciscaines à Lichtenthal près de Baden-Baden. Après des démarches du chanoine Collin et de Mgr Pelt (9) auprès du Haut-Commissaire Alexandre Millerand, le gouvernement français accepta de lui verser une modeste retraite. On possède encore dans les papiers de Mgr Pelt une quinzaine de lettres écrites

d'une main de plus en plus malhabile. Ce fut à Lichtenthal qu'il rédigea ses souvenirs publiés après sa mort sous le titre *Erinnerungen aus meinem Leben*, «Souvenirs de ma vie». Il mourut le 16 avril 1921, moins de deux ans après son expulsion de Lorraine. Il fut inhumé, en présence de Mgr Pelt, à Beuron dans la chapelle de Saint Benoît où son tombeau se trouve encore.

### Conclusion

Dans la longue suite des évêques de Metz (il était le 201<sup>ème</sup>) parmi lesquels au Haut Moyen Age figurèrent de nombreux Allemands, le cas de Willibrord Benzler est un cas unique. A la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, il était alors très rare que le Saint Siège, sauf dans les pays de mission, nommât un religieux à la tête d'un diocèse. La nomination d'un bénédictin était exceptionnelle. Nous en avons analysé les circonstances particulières.

Avec la formation qui était la sienne, Willibrord Benzler ne pouvait ni innover ni être un prélat d'avant-garde ; il a géré au mieux dans la continuité l'héritage qu'il avait reçu et il s'est voulu auprès de ses diocésains le relais fidèle et efficace des orientations du Saint Siège. Il mit l'accent sur la prière, la liturgie et la pratique des sacrements; il sut faire naître et grandir des œuvres, des groupements et des associations catholiques qui, après 1918, s'adaptèrent au nouveau contexte français et furent le point de départ de ce qui devint, sous le pontificat de Pie XI, l'Action Catholique. En tant qu'Allemand, nommé à Metz par l'empereur, sa position était délicate : il fallait s'adapter à ses diocésains, respecter leur passé, leur langue et leur culture. Les Lorrains lui ont été reconnaissants de les avoir compris et se sont vite attachés à leur évêque allemand. On ne peut dire que Mgr Benzler ait été populaire ; il a été respecté et aimé et son départ, dans les conditions que nous avons rappelées, a été ressenti comme un affront à son égard. Déjà de son vivant, on parlait du «saint évêque» de Metz, son humilité de moine dut-elle en souffrir. Vingt ans, quarante ans après, alors que son visage et sa personnalité s'étaient estompés, il restait chez les catholiques messins le souvenir, un peu vague mais bien vivant, d'un saint évêque (10).

On aurait pu penser qu'en raison de ce souvenir positif, sa mémoire serait mieux conservée. Dans le courant des années 1960, la messe-anniversaire célébrée à son intention, ne réunissait guère qu'une trentaine de participants. Elle fut ensuite supprimée. A Metz, aucune place, aucune rue, aucun monument public ou religieux, aucune plaque ne rappellent le nom de l'évêque Benzler. Il a fallu attendre 1999 pour que, dans la crypte des évêques de la cathédrale, fussent placés une plaque commémorative et un buste. Ces souvenirs furent bénis le 15 août 1999,

fête de l'Assomption de la Vierge, dévotion à laquelle Willibrord Benzler était très attaché et dont, déjà en 1903, il avait demandé dans une supplique personnelle au Pape la définition dogmatique.

Arrivé à Metz sans l'avoir voulu, pour des raisons nationales et politiques, Mgr Benzler a agi comme un évêque, c'est-à-dire avec des préoccupations et des objectifs purement religieux. En respectant la langue et la culture des populations dont il avait la charge, il n'avait pas répondu aux attentes placées en lui par les dirigeants politiques et militaires de l'Empire allemand et il souffrit douloureusement de leur mépris sans la moindre plainte. En 1919, l'évêque allemand fut traité sans le moindre ménagement par le personnel républicain français; il s'effaça silencieusement. Pendant dix huit ans, Willibrord Benzler avait accompli la tâche que lui avait confiée le Pape et, par son intermédiaire, la Providence: être le pasteur vigilant et attentionné des catholiques du diocèse de Metz.



## Notes

(1) François Roth, *La Lorraine annexée, 1870-1918*, Nancy, 1976.

(2) Les souvenirs de Willibrord Benzler, *Erinnerungen aus meinem Leben*, Beuron, 1922 et les quatre articles de son neveu Max Benzler publiés in *Der Schlüssel* 3/4 1963 et 1/2 1964, apportent de nombreux renseignements biographiques.

(3) Brigitte Favrot, *Le gouvernement allemand et le clergé catholique lorrain de 1890 à 1914*, Metz, 1980.

(4) Georg Kopp (1837-1914), prêtre en 1862, vicaire général de Fulda puis évêque de Fulda (1881-1887), prince-évêque de Breslau (1887-1914), cardinal en 1893. Joua un rôle important dans la fin du *Kulturkampf*, nommé au conseil d'Etat prussien en 1884, à la chambre des Seigneurs de Prusse en 1886. C'était ce qu'on appelait «*ein Staatsbischof*,» un évêque d'Etat. Dans l'Eglise de France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne trouve aucun personnage ni de ce type ni de cette envergure.

(5) Les allocutions synodales et les lettres pastorales de Mgr Benzler publiées dans *La Revue ecclésiastique de Metz*, offrent une riche matière à peine explorée.

(6) A. Moselle Sous la cote 29J des archives de l'évêché de Metz, de nombreux documents concernent Mgr Benzler, notamment 183, 186, 592-593, 879-880, 933 (abbé Benoît) et 936 (abbé Barthélémy). Dans ce dernier dossier se trouve la traduction des notes de sœur Florentina, traduction que nous utilisons.

(7)A.D.Moselle, 29J/183.

(8) Cette dernière allocution dont le thème était l'ordination et les devoirs des prêtres fut publiée par La Revue ecclésiastique de Metz. Dans les papiers Benzler se trouve un brouillon manuscrit en langue française.

(9)A.N., papiers Millerand 470AP/114.

(10)C'était l'opinion de Gabriel Hocquard, l'ancien maire de Metz décédé en 1974.Son ami, mon maître et notre confrère, le Doyen Jean Schneider que j'avais interrogé, m'a sobrement répondu : «il m'a confirmé».